

Le journaliste et écrivain anglais Jon Savage fut l'un des témoins privilégiés de l'ère punk. Des années bouillonnantes que son livre *England's Dreaming* décartique avec finesse et érudition.

le dernier des punks

JON SAVAGE ENGLAND'S DREAMING
(Allia)

Jon Savage porte mal son nom. Alors qu'on s'attend à rencontrer un rescapé endommagé des vieilles guerres du punk, arborant badges et médailles d'époque, on se retrouve face à un dandy svelte, élégant comme une gravure de mode tout droit sortie d'une pochette de disque pop estampillée sixties - mais comme revisitée par le couturier Paul Smith. Il y a ainsi chez Jon Savage cet indécible air anglais, qui illumine en creux les premières pochettes des Who, les instantanés de Sid Vicious, les photos des Stone Roses.

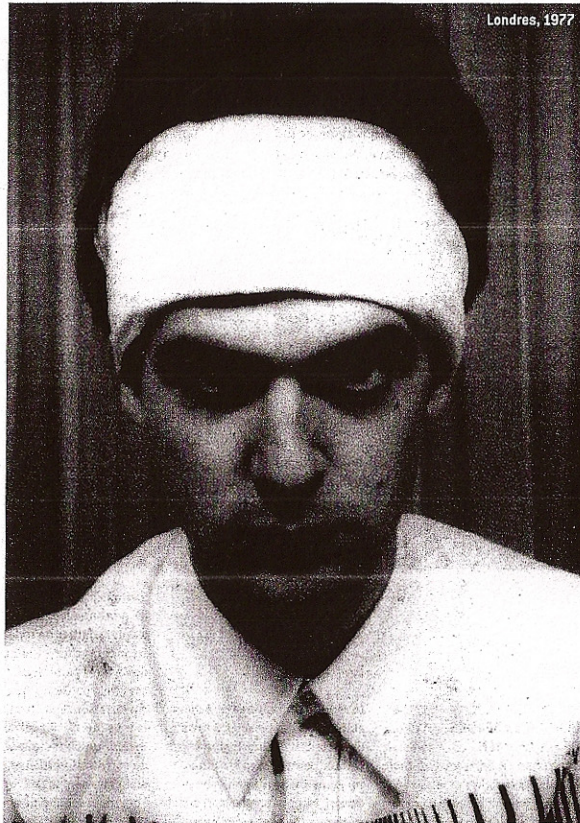
Pourtant, contrairement à toutes ces idoles, Jon Savage a oublié de devenir une caricature de lui-même. Sans doute parce qu'il n'a jamais été une pop-star, mais un simple journaliste, témoin privilégié de la musique populaire des trente ou quarante dernières années. Sans doute aussi parce qu'il a réussi à exorciser, dans *England's Dreaming*, ses années les plus sauvages passées à côtoyer le mouvement punk anglais : un livre incontournable, qui relate avec détails, précision, érudition, amour surtout, l'histoire de ces années-là, tout le tumulte qui entourait alors les groupes punk, des Sex Pistols à Throbbing Gristle.

"Je suis né en 1953 et j'ai grandi dans une banlieue de Londres, Ealing, là où les Rolling Stones ont joué pour la première fois, se souvient-il. C'était une banlieue très mod, un peu irréaliste. La musique pop était la seule chose qui me rattachait à la réalité. Les groupes de Londres étaient géniaux : les Kinks, les Small Faces et les

Who, qui étaient presque un groupe local. Pete Townsend habitait à côté de chez moi, et je m'identifiais pleinement à eux. Leurs chansons étaient très violentes, très londoniennes, avec beaucoup de stylisation et de masques, et beaucoup de commentaires sur ces mêmes masques : c'est ce qui me plaira aussi dans le punk. J'ai vu les Who à 15 ans, dans une petite ville de la côte sud. C'était mon premier concert. Je me souviens simplement qu'ils sont arrivés sur scène et ont joué I Can't Explain : j'ai entendu le riff d'introduction et ils jouaient tellement fort que je n'ai plus rien entendu pendant trois jours."

En novembre 1976, armé d'une culture musicale obsessionnelle, allant de Buffalo Springfield au Velvet Underground ou Captain Beefheart, Jon Savage bricole *London's Outrage*, l'un des premiers fanzines punks : sa manière

à lui de participer au mouvement alors en pleine naissance. "Tout était tellement différent... C'était il y a vingt-cinq ans, un siècle, un autre monde. Tout le monde me dit aujourd'hui que commencer par un fanzine a été très bon pour ma carrière. Mais je ne pensais pas du tout en termes de carrière. J'ai fait un fanzine parce que j'ai vu les Clash et les Sex Pistols en concert et que j'ai eu l'impression de mettre mes doigts dans une prise électrique. L'énergie était fantastique et, à partir de là, je voulais participer selon mes moyens. J'avais aussi envie de faire du graphisme, et mon fanzine était une mixture de montages, de visuels en pleine page et d'essais dactylographiés très longs, où je notais mes réactions après avoir vu les groupes sur scène. En fait, j'attendais vraiment l'arrivée du punk. Au début des années 70, je me détachais de la musique hippie pour écouter que



le MC5 ou la compilation Nuggets, qui m'obsédait complètement. Lorsque le premier album des Ramones est sorti, j'étais prêt à décoller."

Après avoir lancé son fanzine, Jon Savage commence à travailler pour les hebdomadaires de la presse musicale, alors en plein essor : lors d'un concert, il rencontre l'équipe de *Sounds*, qui l'invite à écrire pour le magazine, dès avril 1977. Son premier article est consacré à un concert des Sex Pistols qu'il juge alors comme étant devenu une "parodie d'eux-mêmes". Ce qui ne l'empêche pas de vivre pleinement son époque qui, rétrospectivement, lui apparaît comme un condensé de bouillonnements sauvages et fertiles. "C'était très intense, très accéléré, comme être en permanence sous LSD. Tout le monde prenait des amphétamines, une année passait comme trois. J'allais voir trois concerts par soir et je considérais mon métier comme celui d'un éclaircir devant dénicher et faire découvrir les bonnes choses. Il n'y avait alors pas de marketing et nous pouvions avoir une bonne influence, décisive, sur les goûts des gens. C'était en fait un vrai cirque, tout le monde se foutait de la presse musicale, on faisait ce qu'on voulait, beaucoup d'argent et de drogues circulaient. Nous étions très violents, en tout cas mentalement."

Sorti indemne de ces années-là, malgré un tabassage en règle de la part de Stranglers auxquels il venait de dire qu'il était gay, Jon Savage est resté un témoin privilégié de la culture pop, écrivant une biographie des Kinks, produisant des documentaires et continuant son travail de critique dans divers magazines. Il a même longtemps été DJ à la Hacienda de Manchester, passant du hip-hop ou de l'acid-house, et il avoue d'ailleurs n'avoir pas écouté de bon disque à guitares depuis Loveless de My Bloody Valentine.

Désormais, il vit en dehors de Londres, un peu en retrait, au bord de la mer, où il dit beaucoup écouter le folk mystique du guitariste américain John Fahey. Récemment, les membres de Throbbing Gristle avouaient que ses articles, à l'époque, avaient été décisifs pour le développement de leur carrière : le vrai chaînon manquant du punk, c'est lui.

Joseph Ghosn

Traduction de l'anglais par Denys Ridriment,
640 pages, 30 €.